

AU-DELA DES MONTAGNES



Shan He Gu Ren (山河故人)

De Jia Zhang-ke

Avec Zhao Tao, Zhang Yi, Liang Jin-dong, Dong Zijian,
Chine/France/Japon – 23 décembre 2015 – 2 h 06 – VOST

Jeudi 3 mars 2016 18h30

Dimanche 6 mars 2016 11 h

Lundi 7 mars 2016 14 h

Mardi 8 mars 2016 20 h

En compétition officielle Festival de Cannes 2015

Jia Zhang-ke (chinois simplifié : 贾樟柯 ; chinois traditionnel : 賈樟柯 ; pinyin : *Jiǎ Zhāngkē*), parfois écrit Zhang-ke, né le 24 mai 1970 à Fenyang dans la province du Shanxi, est un cinéaste chinois. En 2006, Jia Zhang ke obtient le Lion d'or à la 63^e Mostra de Venise avec *Still Life*. C'est la consécration mondiale pour le cinéaste. La même année, il présente à Venise, dans la section Horizons *Dong* un film documentaire sur le peintre Liu Xiaodong. En 2007, Jia préside le jury des courts métrages et de la Cinéfondation au 60^e Festival de Cannes.

Présenté au Festival de Cannes 2010 dans la sélection Un certain regard, son film *I Wish I Knew* est un documentaire qui, au lieu de travailler sur les changements de la Chine contemporaine comme dans ses précédents films, s'intéresse à l'histoire de Shanghaï et à la façon dont elle est présentée d'une manière « manipulée, tronquée, caviardée de mille manières par plusieurs pouvoirs successifs ou simultanés. »

A Touch of Sin est présenté au festival de Cannes en 2013. Ce dernier film, qui mélange document social et motifs spectaculaires hérités des films d'action de Hong Kong ou de la littérature classique chinoise (*Au bord de l'eau*, *Le Voyage vers l'Ouest*), lui vaut le Prix du scénario cannois. Ce film verra sa sortie repoussée *sine die* à la suite des attentats de 2013 de la Place Tian'anmen.

En mai 2014, il est membre du jury de la sélection officielle au 67^e Festival de Cannes, présidé par la réalisatrice néo-zélandaise Jane Campion. Il revient sur la Croisette l'année suivante présenter en compétition sa nouvelle réalisation, *Mountains May Depart*, *Au-delà des montagnes* qui mêle histoire sentimentale et portrait de la Chine contemporaine sur trois époques : 1999, les années 2010 et les années 2020.

Jia Zhang-ke n'a quasiment qu'un seul sujet – vaste il est vrai – celui des immenses transformations que connaît la société chinoise et les séquelles qui en découlent. En témoigne par exemple la grande trilogie fictionnelle *Still life*, *The world* et *A touch of Sin* au début du XXI^e siècle. Non moins frappante est sa capacité à se renouveler. Avec son nouveau film *Au-delà des montagnes*, tout en prenant une fois de plus la mesure du temps des hommes, temps de l'histoire, il filme en trois actes (1999, 2014, 2025) un mélodrame futuriste où quatre protagonistes sont à la recherche du bonheur et d'un foyer. Dérive des personnages, obsession de l'argent, rapports brisés ponctuent ce grand flux romanesque au centre duquel brille Zhao Tao, la muse et l'épouse du réalisateur.

(...) Pourquoi le générique du film après 45 minutes de film ?

Pour moi, le plus important est le temps présent, et la partie de 1999, c'est ce qui amène le temps présent. 1999 c'est mon ouverture, mon prologue. Après la question qui existe au centre du film, et que je me pose, c'est : en quoi tout ce qu'on a vécu en 1999 amène la période d'aujourd'hui ? Je rentre dans le vif du sujet et le titre du film apparaît.

(...) extrait interview Michel Ciment/ Jia Zhang-ke – Positif – décembre 2015

Qu'elle semble confiante et fière Tao, elle dont le prénom signifie « vague » en mandarin, alors que son corps jeune ondoie au rythme du *Go West* des Pet Shop Boys ! L'ouest, c'est certain, est à l'horizon. L'ouest – c'est-à-dire l'avenir, c'est-à-dire le bonheur, c'est-à-dire la richesse – attend d'être conquis ; disponible, radieux. Pour elle, mais aussi pour la nation toute entière qui, embrasant le firmament d'une foison de pyrotechnies colorées, célèbre un contexte économique favorable, synonyme de lendemains prospères. Certes, la condition des mineurs du Shanxi, celle de Liangzi par exemple, demeure miséreuse et précaire. Mais il est désormais possible de s'en sortir, même si on est issu d'un milieu modeste. La preuve ? Jinsheng qui déboule les carrières grisantes de Fenyang au volant d'une automobile rutilante. Tout, d'ailleurs, paraît exploser au cours de la première partie d'*Au-delà des montagnes*, située en 1999 : les feux de Bengale, la dynamite sur les rivages du fleuve Jaune, les avions dans le ciel. Tout, mais surtout la belle Tao dont les costumes colorés contrastent avec les paysages cendrés de sa région natale ; la belle Tao autour de laquelle Liangzi et Jinsheng, en un ballet amoureux, virevoltent ; la belle Tao dont le magnétisme aimante les déplacements des deux mâles, les ramène dans le champ quand par mégarde ils s'aventurent hors champ ; la belle Tao, explosante – fixe d'un pays en pleine mutation.

A ces vives étincelles ne succéderont, pourtant, que des tristes flammèches, chiches et vite éteintes. La deuxième partie du film, située en 2014, est plein de fraisil et de poussière, de feux qui se consomment, de braises qui s'éteignent, de tigres enfermés dans des cages. Cette poétique des éléments qui à bien des égards, rappelle la manière d'*A Touch of Sin* et son impitoyable critique du capitalisme à la chinoise sert un triste constat : le siècle nouveau n'a pas tenu ses promesses, les liens entre les amis se sont distendus, les couples se sont déchirés, les richesses n'ont pas amélioré l'ordinaire des classes laborieuses, mais ont engraisé les corrompus, les mafias. Si le monde paraît plus vaste et plus facile à parcourir (le format de l'écran est passé du 1,33 au 1,85), la rançon en est amère : les individus sont plus seuls que jamais. Tout au long d'*Au-delà des montagnes* (dans la troisième partie également, filmée en scope, c'est-à-dire en 2,40), la réalisation de Jia Zhang-ke fait alterner plans serrés et plans larges, avec très peu de plans moyens. De plus, elle multiplie les caches et les cadres (portes, fenêtres...) qui isolent les êtres et les remettent dans des coins, des renforcements du décor. Tout cela produit une mise en scène du resserrement – resserrement des existences, resserrement des sentiments – dans laquelle, la vie se rétrécissant, les émotions sont plus intenses, la solitude plus compacte. Une mise en scène du resserrement portée, et c'est relativement nouveau dans l'œuvre du cinéaste, par une extrême concentration sur la direction d'acteur, par une confiance totale dans l'interprétation de son actrice principale, Zhao Tao, exceptionnelle dans le rôle de Tao.

La troisième partie du film située en 2024, est bien douloureuse, bien cruelle. Elle se déroule en Australie, c'est-à-dire à l'est de la Chine. Un est qui évoque davantage une dystopie qu'une utopie. Avec ses larges baies vitrées et ses fines et transparentes tablettes, c'est un monde faussement ouvert faussement aéré. C'est aussi, une sorte de monde à l'envers puisque les enfants n'entendent plus la langue de leurs parents et doivent se la faire enseigner. Un monde où, comme dans *The World*, le virtuel envahit le réel, les êtres humains y étant réduits à des coordonnées d'applications (*Google Maps*, *Google Translate*). C'est, surtout une triste copie des lieux et des êtres du pays natal. En effet, c'est bien parce que, inconsciemment, elle lui rappelle sa mère que Dollar, la progéniture de la misérable union entre Jinsheng et Tao, cède aux charmes fanés de son enseignante. Ne lui fait-elle pas entendre la chanson (*Take Care* de Sally Yeh) qui, autrefois, avait bercé un voyage en train avec sa maman ? Le jeune homme n'éprouve-t-il pas une poignante et étrange sensation de déjà vu quand, comme jadis le faisait Tao, lui assis à côté d'elle, Mia conduit une voiture ? Ne confesse-t-il pas à sa maîtresse, alors qu'ils se tiennent au bord de l'océan que le bruit des vagues fait entendre et rugir le prénom de sa mère, qu'il se sent incapable de la lui présenter ? C'est là que tombe le dernier plan, une image d'une tristesse, d'une cruauté infinie. Sur la terre désolée de Fenyang Tao, dont les tourments et l'âge ont rigidifié et comme mécanisé les mouvements, se trémousse lentement au son de *Go West*. La neige tombe à gros flocons ; plus aucune couleur ne pare ses vêtements, ne coiffe ses cheveux. Le fleuve Jaune qui en 1999 roulait énergiquement ses eaux et qui, en 2014, avait commencé de geler et de se craqueler, s'est complètement pétrifié sous l'épais dais blanc. Le cœur nous sert, l'idée est claire : il n'y a plus désormais, en ce monde, ni ouest, ni est, ni nord, ni sud ; plus d'avenir, plus de promesses. La Chine s'est fourvoyée. Tao s'est trompée. (...).

Jean-Christophe Ferrari – Positif – décembre 2015.

Prochaines séances :

EL CLUB de Pablo Larrain : jeudi 10 mars à 21 h – dimanche 13 mars à 11 h – lundi 14 mars à 19 h

BELIERS de Grimur Hakonarson – jeudi 10 mars à 18 h 30 – dimanche 13 mars à 19 h – lundi 14 mars à 14 h – mardi 16 mars à 20 h

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)